

- Non, Kantor, rien ne va s'arranger.
- Pierre et moi on a pensé à des solutions.
- Faites-moi plaisir Kantor, ne pensez pas et faites simplement ce que je vous demande.
- Vous êtes trop tendu, monsieur Tanner. Vous vous emportez trop facilement pour des choses qui n'en valent pas toujours la peine.
- Bonsoir, Kantor.
- Monsieur Tanner...
- Oui.
- Vous ne m'enlèverez pas de l'idée que cette conversation pouvait attendre demain.

L'assurance

Pierre et Pedro arrivèrent sur le chantier vers onze heures du matin et, comme à leur habitude, lâchèrent leurs chiens dans le jardin. Le ciel était limpide, d'un bleu porteur de promesses et d'espérances. L'esprit des deux zigotos, visiblement lavé des souvenirs de la veille, semblait aussi serein. Après avoir débouché une bière, ils déployèrent au sol une immense bâche bleue qui sortait tout droit de son emballage.

M'apercevant dans la cour, Kantor s'approcha :

- C'est ce que vous vouliez, non ?
- Pourquoi vous n'aviez pas la même hier ?
- Trop cher. D'ailleurs vous nous devez cent euros.
- Vous voulez dire que pour économiser cent euros vous avez à moitié détruit ma maison ?
- Et voilà, ça recommence. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois. Vous êtes une boule de nerfs, monsieur Tanner. Une pile, une vraie pile.

Vers treize heures, le travail était terminé et la maison totalement à l'abri. Les zouaves descendi-

rent du toit pour déjeuner dans l'herbe, comme à leur habitude.

Les voyant tranquillement s'installer pour pique-niquer tandis que, parmi les décombres, je continuais d'écoper les trombes de la veille, ma colère se réveilla.

– Vous avez compris ce que je vous ai dit hier ?

– Pedro m'a parlé de votre appel, hier soir. Ne vous en faites pas, on a une solution.

– C'est quoi la solution ?

– Hé ben, Pedro et moi on va finir tranquillement le toit et ensuite on va réparer les dégâts en dessous.

– Vous êtes plâtrier, maintenant ?

– Vous savez, le plâtre, c'est pas sorcier.

– Pierre, soyez gentil, ramassez vos canettes de bière, rassemblez votre meute et dégagez d'ici.

– J'avais dit à Pierre que vous n'accepteriez pas, intervint Pedro. J'ai fini par vous connaître, moi, monsieur Tanner. Vous êtes têtu et tendu. C'est ça, têtu et tendu.

– Pierre, donnez-moi les coordonnées de votre assurance et oublions cette histoire. Tous les dégâts seront pris en charge et au moins le chantier sera fait par des professionnels.

– Ben, justement, c'est pas évident.

– Qu'est-ce qui n'est pas évident ?

– Que les dégâts soient pris en charge par des professionnels.

– Et pourquoi ça ?

– Ben parce qu'on n'a pas d'assurance, monsieur Tanner.

– Vous n'avez pas d'assurance ? Vous êtes couvreur et vous n'avez pas d'assurance ?

– C'est une idée de Pedro. Il dit que ça sert à rien les assurances, que c'est toujours trop cher pour ce que ça rapporte.

Une seconde fois, le ciel me tomba sur la tête. Je me passais les mains sur le visage, lissais mes paupières et dans un dernier souffle, marmonnais :

– Foutez le camp d'ici.

Ils plièrent lentement bagage, comme des vacanciers à la fin d'un congé. Pierre s'occupa de regrouper leurs rares outils et les chiens, tandis que Pedro grimpa sur le toit pour redescendre la radio. Ils rôdèrent un moment, mal à l'aise, autour de la camionnette puis s'avancèrent vers moi avec un air à la fois contrit et sournois.

– ... Voilà, monsieur Tanner... On a tout rangé... On voulait vous dire...

– Quoi ?

– Ben voilà... C'est au sujet de la bâche.

– Quelle bâche ?

– Celle du toit, la nouvelle qu'on vient de mettre.

– Oui et alors ?

– Elle nous a coûté cent euros.

– Je sais, vous me l'avez déjà dit.

– Pedro avait compris que vous alliez nous la rembourser.

– Écoutez-moi tous les deux. Je me demande parfois si vous êtes vicieux ou simplement cinglés.

– Attention, monsieur Tanner, restez poli. Nous, on ne vous a pas insulté. Alors du calme. Dans cette affaire, maintenant, on y est de notre poche. Alors faudrait voir à nous rembourser nos cent euros. C'est tout.

Je n'eus qu'à soulever ma pelle en hurlant pour qu'ils comprennent que les négociations étaient terminées.

Une fois enfermé dans la camionnette, Kantor abaissa sa vitre :

– Vous n'auriez pas dû faire ça. On reviendra. Méfiez-vous, monsieur Tanner, vous savez pas qui on est, nous.

Kantor démarra en faisant crier les pneus et j'entendis le choc mat des chiens qui s'écrasaient contre la tôle des portes à l'arrière.

Les professionnels

Lorsque je traversais les pièces du rez-de-chaussée, j'avais le sentiment de fouler les plants d'une rizière après la mousson. Le toit, pour sa part, semblait avoir été la cible d'un bombardement aérien. J'avais hérité d'une maison ancienne. Après plus d'un mois de chantier, je me retrouvais propriétaire d'une ruine. Ce matin-là je me souviens d'avoir songé à rendre visite à «Automatiquement» pour lui proposer de racheter mon ancienne maison. Là, tout de suite, sans explication et à n'importe quel prix. J'étais prêt à m'endetter sur des siècles et des siècles pour fuir à jamais cet enfer ruisselant, ces décombres flottants, ce paysage de bataille navale, ce cimetière marin. Je voulais redevenir ce que j'étais avant la lettre du facteur et le coryza du notaire : un banal hypocondriaque, un utilisateur occasionnel de Temesta, un honnête contribuable mensualisé, un modeste documentariste animalier.

Assis dans un fauteuil du salon, le visage entre les mains, j'entendais, çà et là, le goutte-à-goutte philharmonique et obsédant des dernières poches d'eau